# CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 28 avril 2026. « The Look » de Sharon EYAL et « Ici » de Léo LERUS par le Ballet de l’Opéra national du Rhin

**Au Théâtre de la Ville, le Ballet de l’Opéra national du Rhin a offert un diptyque d’une incroyable puissance, réunissant deux chorégraphes que tout oppose et tout rassemble : Sharon Eyal et Léo Lérus. Ce n’est pas une simple juxtaposition, mais un véritable dialogue, un « *en regard* » qui a enthousiasmé le public.**

Avec « ***The Look***« , on est plongé dans l’univers fascinant et hypnotique de **Sharon Eyal**. La pièce, créée en 2019, prend ici une résonance toute particulière. Inspirée du *mantra* de Gandhi, « *Nobody can hurt me without my permission* », elle est une ode vibrante à la résilience. Sur le plateau, les dix-huit danseurs, vêtus de justaucorps noirs et luisants, ne forment plus qu’un seul corps, un organisme vivant qui respire, ondule et se déploie dans une transe collective. La performance est d’une rigueur technique absolue, portée par une bande-son aux influences tribales et post-industrielles, créant un rythme organique et envoûtant. Ce qui frappe, c’est l’incroyable densité de ce « *look* », ce regard fixe et puissant que la troupe pose sur le public, créant un lien magnétique et presque charnel. C’est une expérience immersive, une

célébration de la force collective où chaque mouvement, à la fois angulaire et fluide, semble habité par une urgence vitale.



Puis, comme un souffle venu d'ailleurs, « ***Ici*** »de **Léo Lérus** fait basculer la soirée dans une tout autre lumière. La nouvelle création du chorégraphe guadeloupéen, en écho à la transe futuriste d'Eyal, nous ancre dans une humanité solaire et chaleureuse. En s'inspirant des traditions chorégraphiques et musicales de son île d'origine, il célèbre la singularité des individus, leurs rencontres et leur joie de vivre . Là où « *The Look* » était une célébration du groupe, « *Ici* » met en avant des ensembles plus intimistes, des solos éclatants où la personnalité de chaque danseur s'exprime avec une énergie contemporaine et communicative. On ressent toute la complicité artistique qui unit les deux chorégraphes, née de leur rencontre au sein de la *Batsheva Dance Company*.




Ce diptyque est une réussite totale. Il démontre avec éclat comment deux univers chorégraphiques, l'un futuriste et tribal, l'autre ancré dans les traditions créoles, peuvent entrer en résonance pour créer un spectacle d'une beauté et d'une intensité bouleversantes. Le **Ballet de l'Opéra national du Rhin**, dirigé avec une *maestria* incontestable, porte ces deux pièces avec une générosité et une virtuosité qui ont subjugué le public parisien. Un grand moment de danse, puissant, et intelligent !

---

**CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 28 avril 2026.**
« The Look » de Sharon EYAL et « Ici » de Léo Lérus par le Ballet de l'Opéra national du Rhin. Crédit photographique (c) Agathe Poupeney

# CRITIQUE, danse. BAYONNE, 33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse” (Salle Lauga), le 9 septembre 2023. « On achève bien les chevaux » par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger, Daniel San Pedro et le Ballet national du Rhin

**On sort de la Salle Lauga à Bayonne, ce 9 septembre 2023, comme on émerge d’une transe collective. La 33e édition du festival *Le Temps d’aimer la danse* vient d’accueillir une œuvre qui ne se contente pas de raconter la détresse d’une époque, elle la fait littéralement courir, suer, vaciller et se relever sous nos yeux. L’adaptation du roman « *On achève bien les chevaux* » d’Horace McCoy par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et Daniel San Pedro est une expérience charnelle qui bouscule, épuise et emporte tout sur son passage.**

Avec l’ingénieux dispositif scénique, nous voici plongés dans

un *hall* de danse des années 30, où des dizaines de couples s'engagent dans une course contre le temps, contre la faim, contre l'oubli. Ce qui frappe ici, c'est le choix audacieux d'une interdisciplinarité véritable, non pas cette simple juxtaposition d'arts si souvent pratiquée, mais bien la création d'un langage commun où danseurs du **Ballet de l'Opéra national du Rhin** et comédiens de la ***Compagnie des Petits Champs*** fusionnent en un seul corps vivant. Le spectateur cherche en vain à distinguer les uns des autres : tous sont habités par la même urgence, le même souffle, la même fragilité.

La scénographie, sobre et immersive, transforme le plateau en une arène où chaque pas devient un acte de survie. Les **trente-deux danseurs et huit comédiens**, accompagnés de **quatre musiciens** jouant en *live,* obéissent à la règle implacable du marathon : quarante-cinq minutes de danse, quinze minutes de repos, et ce jusqu'à l'anéantissement. L'affichage du temps écoulé et des couples encore en lice nous rappelle sans cesse que nous sommes les témoins d'une mécanique aussi fascinante qu'effrayante. Le public, installé aux premières loges, devient tour à tour supporter complice, voyeur gêné, ou otage consentant de ce spectaculaire poussé à son paroxysme. La frontière entre plateau et gradins s'efface, et avec elle, la distinction entre fiction et réalité.

Mais là où le spectacle frappe le plus fort, c'est dans sa manière de faire corps avec le texte de McCoy. Les dialogues, magnifiquement incarnés par des interprètes dont la parole est altérée par l'effort, ne sont jamais plaqués sur la danse. Ils en naissent. Chaque réplique est arrachée à la fatigue, chaque mot porte la marque d'un corps poussé dans ses retranchements. Cette « *épuisement vrai* » dont parlent les créateurs produit une vérité de sentiment qui saisit les entrailles. On suit avec un mélange d'angoisse et d'admiration les trajectoires de Robert et Gloria, ces figurants de cinéma venus chercher dans ce marathon un improbable salut, croisés avec celles de

Sailor, d’Alice ou d’autres âmes en perdition. Leur histoire, celle de cette humanité broyée par la *Grande Dépression,* résonne avec une actualité troublante, comme si la pandémie et ses conséquences pour les artistes trouvaient ici un écho douloureusement juste.



La chorégraphie, résolument contemporaine, puise son énergie dans des références assumées à la puissance brute de Wim Vandekeybus ou à la rigueur de Anne Teresa De Keersmaeker. La course, notamment lors des fameux *derbys* éliminatoires, devient le moteur d’une recherche chorégraphique fascinante : corps qui tombent, se relèvent, s’épuisent, mais continuent, toujours, d’avancer. Il n’y a pas de virtuosité gratuite ici, seulement des êtres livrés à leurs limites physiques, et c’est dans cette nudité-là que naît la beauté. La musique, tantôt jouée par l’orchestre, tantôt diffusée par un vieux poste de

radio, scande cette lutte où le temps semble à la fois s’étirer et s’accélérer.

Au terme de cette heure quarante-cinq sans entracte – un choix qui renforce l’idée d’un voyage sans retour possible – on mesure pleinement ce que Jean-Louis Barrault appelait « *notre commune humanité*« . Le spectacle ne nous offre aucun réconfort facile, aucune issue miraculeuse. Il nous confronte simplement, avec une honnêteté presque insoutenable, à ce qui fait notre condition : la vulnérabilité, le besoin de reconnaissance, l’espoir parfois insensé, et cette capacité à continuer de danser même quand tout semble perdu.

**Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger** et **Daniel San Pedro** signent là une œuvre majeure, qui redonne au spectacle vivant son sens le plus noble : une expérience de sueur et de larmes, de cris et de chuchotements, où l’artiste se livre sans filet et où le public, pris à partie, ne peut rester indifférent. « *On achève bien les chevaux »* s’avère être un électrochoc dont on ressort lessivé, mais magnifiquement vivant. Le festival *Le Temps d’aimer la danse* aura offert une nouvelle fois une pièce qui, par sa puissance tellurique, restera longtemps gravée dans les mémoires. Une leçon de théâtre, de danse, et d’humanité.

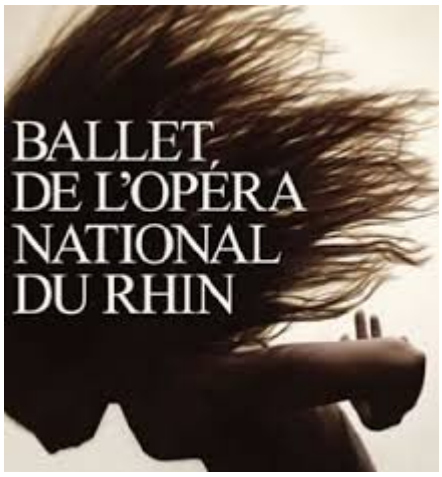



**CRITIQUE, danse. BAYONNE, 33ème Festival “Le Temps d’aimer la Danse” (Salle Lauga), le 9 septembre 2023. « On achève bien les chevaux » par Bruno Bouché, Clément Hervieu-Léger et Daniel San Pedro, et la Ballet national du Rhin. Crédit photoraphque (c) Agathe Poupeney**

---

# Compte-rendu, ballet.

# Strasbourg. Opéra Nat du Rhin, le 17 nov 2018. Spectres d'Europe.Bouché, Jooss, Georges, Souppaya.




**Compte-rendu, ballet. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 17 novembre 2018. Spectres d'Europe. Bruno Bouché, Kurt Jooss, chorégraphes. Ballet de l'opéra. Maxime Georges, Stella Souppaya, pianistes.** Automne kaléidoscopique au Ballet de l'Opéra National du Rhin avec le programme très attendu Spectres d'Europe. Il comprend la toute première création du nouveau directeur du ballet, le jeune Bruno Bouché, intitulée ***Fireflies***, et une résurrection toujours bienvenue de l'iconique et atemporelle ***Table Verte*** de Kurt Jooss, père du Tanztheater.

## Un diptyque incandescent, à la pertinence bouleversante…

Le programme commence bien avant le début officiel de la représentation, avec Les Spectres, une sorte d'installation

vivante aux espaces publiques de l'opéra imaginée et réalisée par Daniel Conrod et Pasquale Nocera. Un avant-goût quelque peu décoratif mais agréable du programme chorégraphique qui suit. La pièce qui ouvre la soirée est la première création du Directeur pour la compagnie. Fireflies est aussi une œuvre conçue avec Daniel Conrod, journaliste-écrivain, artiste associé au CCN / Ballet de l'Opéra National du Rhin. Il fourni un texte plus ou moins explicatif dans le programme, « Le Chant des Lucioles », qui, au-delà de dévoiler l'inspiration philosophique derrière l'oeuvre, suscite des réflexions pertinentes qui perdurent. Le texte est d'une valeur qui cautionne tout à fait l'acquisition du programme, bien qu'il ne soit pas nécessaire pour apprécier le diptyque.

Fireflies de **Bruno Bouché**, parle par il même. Si l'intention originale est aussi de faire un contrepoint lumineux à La Table Verte, d'apparence sombre, nous avons l'impression que beaucoup se cache derrière l'aspect un peu limpide voire austère de l'oeuvre, et ce malgré des éléments très flashy comme les costumes métalliques de Thibaut Welchin et les lumières sophistiquées de Tom Klefstad. Aucun rideau ne se lève en cette première. La fine narration est déjà en train de vivre pendant que le public s'installe dans la salle ; des danseurs traversent la scène. Comme une sorte de nonchalance bienvenue qui se dégage aussi parfois lors des ensembles. Ils sont parfois timides, comme une lumière qui n'oserait pas trop briller par peur de faire mal aux yeux… Mais des figures géométriques intéressantes se distinguent, des bribes de personnalité parfois se démarquent ; un curieux mélange d'exigence classique et d'angoisse contemporaine, jamais choquant, toujours alléchant. Un ballet qui représente pour nous une aspiration heureuse, une graine nouvelle dont nous ignorons l'espèce mais que nous voulons voir fleurir sans le moindre doute.

Après l'entracte nous passons à la résurrection de la Table Verte de Kurt Jooss. L'oeuvre créée en 1932 est un ballet

carrément anti-guerre. Kurt Jooss, figure de l'expressionnisme allemand, collaborateur de Laban et prof de Pina Bausch, signe une œuvre quelque peu hétéroclite comme son parcours, mais surtout d'une grande puissance dramatique. Deux pianistes à la fosse, Maxime Georges et Stella Souppaya, interprètent délicieusement la musique du compositeur allemand et collaborateur fétiche de Jooss, Fritz Cohen. Ici, des messieurs en noir assis autour d'une table verte décident la sorte des milliers d'humains contraints de partir en guerre pour y périr. La mort tient la baguette invisible cachée derrière chaque tableau, et elle se montre et s'exhibe souvent maîtresse, notamment grâce à l'interprétation saisissante du danseur Marwick Schmitt, implacable de ténacité, à la présence effrayante et captivante. Une série de personnages dansent leur vécu, leurs peurs et leurs espoirs avec une force expressive tout à fait impressionnante. Les soldats sont rangés et enthousiastes, même si parfois sots, parfois pompiers. Le porte-drapeau de Pierre-Emile Lemieux-Venne, par son attitude et sa cadence, chaque fois qu'il passe conquit l'auditoire avec sa danse. La mère de Susie Buisson est d'une expressivité perçante, comme la Jeune Fille de Monica Barbotte est attendrissante. Et après ces tableaux parfois déchirants, parfois pompeux, toujours militaires ; après la fabuleuse danse macabre de la mort, revient le tango délicieux du début et les hommes en noir autour d'une table verte. Où la guerre en forme sonata. Un diptyque de qualité qui demeurera longtemps dans les consciences.

Compte rendu, ballet. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 17 novembre 2018. Spectres d’Europe. Bruno Bouché, Kurt Jooss, chorégraphes. Ballet de l’opéra. Maxime Georges, Stella Souppaya, pianistes.